

NAM KGOY

Une tribu des montagnes, quelque part au nord de l'ex-Indochine.

LÉO WYJNIEWSKI



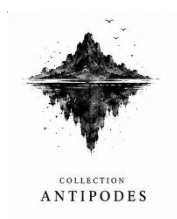
COLLECTION ANTIPODES

ÉDITIONS SKANDALON

NAM KGOY

*Une tribu des montagnes, quelque part au nord
de l'ex-Indochine.*

Léo Wyjniewski





ÉDITIONS SKANDALON - 2026

ÉDITIONS SKANDALON

Maison d'édition associative

19 boulevard de la Corniche · 07200 Aubenas

www.skandalon.fr · admin@skandalon.fr · 06 84 78 83 79

Collection Antipodes

Crédits photographiques : Léo Wyjnowski

ISBN : 979-10-988113-4-0

Dépôt légal : août 2026

*À Nam Kgoy et aux membres
de ses familles Hmong et Lan Tiên.*

*Aux enfants du village
et à leurs aînés.*

*Les sources se sont taries
Dans le grand matin bleu
En une nuit les racines ont péri
Donne-moi du lait que j'arrose le riz
La femelle-Buffle a les pis séchés
Comme des branches mortes
Que l'on jette au feu.*

Chant Trad.



Parce qu'elle est là et qu'elle nous entend, même quand on s'adresse au silence. Parce qu'elle n'est pas comme nous, même si elle nous ressemble. Parce qu'elle nous fait peur peut-être, ou peur à nos parents. Parce qu'elle est la source qui fait notre malheur, à cause de sa jambe torve. Parce qu'il ne pleut plus depuis quatre lunes et qu'il est temps de semer. Parce que la rivière est son nom et qu'elle est en train de sécher.



Ils ont construit une grande route de poussière jusqu'à notre village, tout au bout de la poussière. Au milieu de la jungle, une clairière de poussière. Il n'a pas plu depuis quatre lunes. Nos enfants jouent dans la poussière. Et s'il pleut à nouveau un jour, ils viendront avec nous planter le riz aux flancs déforestés des collines. Du riz, de l'ail et des choux. Puis nous frapperons les tambours. Mais s'il ne pleut plus, alors...



Quatorze ans et on connaît déjà le grand mystère de la vie. Le fruit des accouplements. Parfois on se marie. Parfois on divorce. Parfois on s'occupe des enfants de nos sœurs. De ceux des autres filles aussi. On apprend à langer, à nourrir, à laisser grandir. Mais parfois on a beau savoir les questions continuent de se poser toutes seules, comme des piafs qui nous regardent du haut de nos huttes et se moquent de nous. Et moi, je me suis toujours demandé...

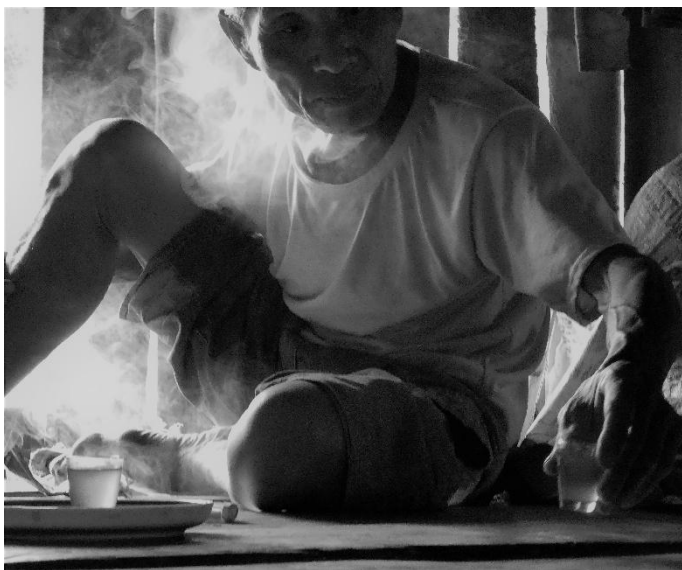
Qu'est-ce que Nam Kgoy peut bien faire comme ça, les deux mains accrochées à l'enclos des cochons, à parler dans le vide les yeux au ciel pendant des heures, en équilibre sur un tronçon de bambou ? Qu'est-ce qu'elle peut bien dire aux bananiers des collines, ou encore aux nuages ? Quel secret ? Qu'elle s'ennuie ? Parce qu'on ne peut pas jouer avec elle, c'est interdit à cause de sa jambe torve. Et puis son père n'a toujours pas payé sa dette au village. Déjà qu'il s'est marié à une femme d'une autre tribu... Et ce cadeau empoisonné qui sourit aux cochons à longueur de journée... Est-ce qu'un jour elle trouvera un mari ? Hiiii-Hiiii. Il y a le bambou qui roule sous mon pied et le soleil a bougé avant que j'entende ma voix revenir deux fois des collines : Hiiii-Hiiii. Hiiii-Hiiii. Les autres enfants disent que je parle aux cochons, mais je parle aux esprits quand ils se posent sur les arbres au bord de la rivière. Ils ne les voient pas. Ils ne voient que les poules qui remuent la poussière et chient sur leurs planchers. Je me balance. Le bambou roule sous mon pied malade pour me tenir debout, les mains sur la barrière des trois cochons qui seront sacrifiés demain. Je sais qu'ils n'auront pas mal : hier on a enlevé la douleur de la lame des couteaux en les frottant contre une pierre. Alors je suis contente et je me *balance*, mon pieu sur la tête pour me protéger du

soleil. Ma mère y a brodé le losange rouge de la tribu des Lan Tiên pour attirer sur moi le bon œil des esprits d'en-haut, qu'ils me reconnaissent quand ils descendent ou remontent la vallée : c'est moi, leur dit le losange, je suis ici, vous pouvez venir me parler, je vous attends... Mais qu'est-ce qu'elle peut bien faire comme ça les deux mains accrochées à l'enclos des cochons ? À parler dans le vide les yeux au ciel, en équilibre sur un morceau de bambou ? Nous n'avons pas les mêmes esprits je lui dis, seulement elle a beau être plus vieille que moi, avec son bébé dans les bras, cette fille ne comprend rien parce que ma mère est d'une autre tribu. Nos secrets ne sont pas les mêmes. Et comme je suis la seule avec elle et ma sœur à porter le pieu quand il y a trop de soleil, ils me regardent de travers et le village s'incline devant eux comme si les maisons allaient se mettre à glisser dans la rivière. Hiii-Hiiii... En voici un autre qui se pose sur une branche, tout près de l'enclos. Hiii-Hiiii...



La jungle encercle le village, tapie sur les versants des montagnes comme une couverture tirée sur un buffle jusqu'aux sommets des cornes. Entends-tu son souffle, Kina ? Et toi, Lina ? Et toi Nam Kgoy ? a demandé mon père : Il faut dormir... Je vais traverser le bois des Mâ et j'irai chasser cette nuit. Je sens déjà l'eau des lianes coupées me couler dans la gorge, et puis le silence qui n'est jamais du silence car je l'entends respirer. Vous l'entendez ? Kina, réveille-toi ! Le grand-buffle n'est pas loin du village. Et vous, il faut dormir, mes filles, qu'il a dit avant de remettre une bouse sèche sur les braises pour que l'esprit du feu continue à veiller sur

nous... Demain sera une dure journée, il faut dormir et quand vous dormirez, j'irai m'asseoir au pied d'un arbre et j'attendrai le moment où il faudra me fondre aux ombres sans un bruit. Pareil qu'un cochon sauvage qu'on ramène de la chasse, mon cœur ne battra plus, j'avancerai d'un pied sûr avec la protection de l'arbre jusqu'au buffle que la montagne a rendu sauvage et j'arracherai son esprit à sa viande pour régler ma dette au village, comme l'a demandé Hông. Quand je reviendrai, nous ferons un grand feu. Tout ça à cause de ma jambe... Mais Hông est un sage et Hông a parlé, alors mon père a écouté ce qu'il avait à dire.



La fumée. L'alcool de riz. La lumière. Et puis le feu la nuit et ses conseils. Ce qu'il faut et ne faut pas faire, ce qui continue de poser question. Attendre l'aube. L'alcool évaporé des têtes. La lumière dans la fumée. Le bruit des bêtes. Le conseil des bêtes. Ce qu'elles cherchent à nous dire ou nous dissimuler. Pour les hommes c'est pareil. Attendre la nuit. Le retour du feu. L'alcool.

Quand la petite de Kip et Kina est née, j'ai réuni les hommes dans la maison du pilier central. Le père portait le poids des montagnes sur la nuque. On aurait dit qu'il s'enfonçait dans le sol à chaque pas et qu'il n'en ressortirait plus. Nous nous sommes dispersés autour du feu et j'ai distribué les verres d'alcool pour libérer nos voix. Kip ne desserrait pas les lèvres alors je lui ai dit tu dois boire Kip ! Comme tous ceux qui sont ici, sinon tu ne feras plus partie de nous, et nous ne ferons plus partie de toi. J'ai ordonné, et il l'a fait. Nos visages tournés vers les premières braises s'allongeaient au rythme du feu. Les hommes buvaient. Regardaient Kip. Me regardaient. Buvaient. Puis tenaient leurs visages immobiles derrière la fumée. Alors j'ai dit : vous savez pourquoi nous sommes là. La petite de Kina ne pourra jamais travailler aux champs. C'est une bouche sans mains pour travailler la terre ou se rendre dans la jungle pour la cueillette, ni porter la paille, ni frapper le grain. Les hommes ont acquiescé d'un geste de tête derrière la fumée. Kip n'a pas bougé la sienne. Je lui ai dit bois ! Alors il a bu. Nous avons gardé le silence un instant, chacun dans nos pensées à écouter battre les vibrations du soir sous nos côtes. Les hommes ont fini la bouteille. J'en ai fait distribuer d'autres par mon fils et j'ai remis

trois tronçons de bambou dans le feu pour qu'il nous éclaire. Nos visages se sont allongés de nouveau, alors je leur ai dit ce que le feu me disait : sa jambe droite est trop courte de près d'un quart du tibia. Cela fait trois générations que ce n'est pas arrivé dans notre village. Vous savez ce qu'aurait fait mon grand-père, de peur que la moisson se réduise dans les mêmes proportions que le membre atrophié. Le quart d'un tibia, avec une récolte déjà réduite d'un tiers par les grandes sécheresses depuis trois ans : nous ne survivrons pas. Les hommes ont acquiescé. Kip aussi a hoché la tête. C'était bien avant la guerre des Américains. Bien avant le départ des Français. Les plus vieux s'en souvenaient : le fils de Tib et Niti, pareil qu'un porcelet tenu par une patte arrière, son sang se gorgeant la terre devant la porte de leur foyer afin d'assouvir la soif de ceux qui gèrent les moissons. Les plus jeunes aussi voyaient l'enfant vaciller au-dessus du feu comme si nous pouvions tous le toucher, là, comme on touche son propre visage à la surface de l'eau, et ils lui posèrent une main sur la tête pour qu'il parte en paix. Je le voyais, et ils le voyaient aussi. Car je suis leurs yeux et ils sont mes mains. La moisson fut bonne. Tib et Niti ont eu un autre garçon et la vie a repris son cours sous la

protection de ceux qui vivent dans la jungle, et ceux qui vivent sous nos maisons ont fait pleuvoir à temps. Jusqu'à ce jour-là. Jusqu'à ce malheur que nous ont offert Kip et Kina. Le mauvais mélange de leurs sangs... On ne mélange jamais les esprits de tribus différentes sans courir un danger disait mon père. J'ai dit : c'est la Loi de nos ancêtres, mais aujourd'hui nous dépendons d'autres lois. Il y a eu la guerre. J'y ai participé, comme d'autres ici autour de ce feu. Les hommes ont acquiescé. Contrairement à d'autres membres de nos tribus, d'un côté comme de l'autre de la frontière, beaucoup de nos frères au village ont versé leur sang pour ce nouveau pays. Les autorités nous ont accordé le droit de conserver nos terres et nos coutumes en échange, pour régler leur dette envers nous. Seulement elles voient d'un mauvais œil le sacrifice des non-viables. Les temps changent. Et j'ai ajouté : les temps ont déjà changé, bien plus vite qu'ils ne changeaient du temps de nos pères. Et bien plus vite encore que du temps de leurs pères, depuis qu'ils nous ont envoyé un instituteur.





C'était avant qu'il s'arrête de pleuvoir si longtemps, quand l'eau giclait au milieu du village depuis les collines par ce bout de tuyau offert par le Comité du Peuple au père de Hông. Dix jours. Ils ont mis dix jours à poser des tuyaux en lacérant les collines. Puis deux jours à couler du ciment. Des sacs de poussière. Du sable. De l'eau. Et l'eau qui coulait au milieu de la place les lendemains de pluie. Les poules qui chient dans le bac où se lavent les enfants quand ils sont trop jeunes pour descendre tout seuls jusqu'à la rivière.





C'est là qu'on se lavait et là qu'on lavait la vaisselle quand il y avait encore de l'eau. Là que, je parlais aux esprits de la rivière qui ont des formes de crapauds, de libellules, de poissons. Il y avait aussi les larves, en-dessous des pierres. Elles, elles ne disent rien. Je descendais laver les assiettes et les gamelles car ça je peux le faire. Descendre jusqu'à la rivière. Notre maison est juste au-dessus. Dans mon souvenir, je me regarde dans l'eau quand il y a du soleil, et alors la rivière m'appelait par son nom.



Durant les moissons, je viens leur rendre visite pour échapper aux chaleurs de la ville et respirer un peu, la tête au-dessus du nuage de pollution. Je prends des nouvelles auprès de leurs parents. Ils prennent eux-mêmes de mes nouvelles, par simple politesse, car je sais qu'ils me craignent bien plus que ne me craignent leurs enfants. Alors je fais la conversation. Ma femme qui attend un troisième, en espérant que cette fois ce soit un garçon, mon père qui tousse davantage à chaque pic de chaleur mais qui n'arrête pas de fumer ses trente cigarettes devant d'interminables tasses de café, et puis le délégué du Comité qui ne manque pas de me solliciter pour se renseigner sur ce qu'il se passe ici, comment se comportent les enfants auxquels j'enseigne, combien sont nés au printemps, où en est leur hygiène et comment leurs mœurs évoluent... Pas beaucoup à vrai dire, ou trop lentement, mais je me garde de lui dire au risque de perdre mon poste et devoir retourner dans les ordres comme mon frère, à vivre d'offrandes et d'eau pure après avoir abandonné ma femme et mes trois enfants. Ces tribus chient devant leurs propres maisons : insalubrité, risques sanitaires. Si elles ont abandonné la culture du pavot et se sont converties à des cultures moins rentables, nous devons leur apporter une

contrepartie, et cette contrepartie, monsieur le Secrétaire Délégué aux Affaires Ethniques, c'est le progrès. Ils doivent pouvoir le voir dès qu'ils se lèvent et s'en servir chaque jour, poser la main dessus pour sentir l'effort du gouvernement à moderniser leur quotidien. C'est comme cela qu'ils nous seront redevables, au lieu de nous tenir redevables pour leur implication, quelques escarmouches, durant la Libération. Il faut renverser les clauses de leur chantage et mettre fin à cette dépendance. Aussi, nous avons le projet d'installer 4 nouveaux points d'eau courante sur des points d'accès stratégiques du village, qui est très dispersé et très étendu, un système de filtrage et d'assainissement de la rivière en amont, et un mini-barrage en bas du village où ils pourront faire leur toilette, ainsi que deux lieux d'aisance pour leurs besoins dont le système d'évacuation ne donnera pas sur le cours d'eau mais dans une fosse septique. Nous devons les assainir, et cela commence par l'eau qu'ils consomment et dont ils aspergent leurs morts. Un jour, peut-être qu'ils abandonneront leurs croyances. Nous avons contacté leur chef, nous ne lui avons pas laissé le choix. Notre instituteur sur place a fait passer le message. Nous fournirons le matériel. Ils fourniront la

main-d'œuvre. Nous dépêcherons un directeur de chantier de la ville la plus proche, secondé par un ingénieur allemand dans le cadre de notre coopération de développement économique afin de renforcer les liens qui unissent nos pays. J'attends votre accord pour signature. Votre dévoué Adjoint au Délégué du Comité Populaire des Territoires du Nord... Et puis ce métier est plaisant, à défaut d'être bien payé. Il me donne du temps assez loin du foyer pour me rapprocher des choses essentielles : les valeurs du Socialisme qu'il me revient de transmettre, mais aussi la Nature qu'ils connaissent bien mieux que moi, et me change les idées. J'aime me promener le long de leurs sentiers en fumant, traverser leurs champs couverts de choux, de coriandre, d'ails et de piments jusqu'à l'orée de la jungle et le bois où sont partis vivre leurs morts, puis redescendre au village à la tombée du soir en coupant par les rizières pour rejoindre ma hutte où m'attendent mes livres et ma guitare. Je pensais tranquillement à tout cela, un peu rêveur à l'approche de l'heure dorée quand un garçon est sorti avec fracas de sa hutte en courant... C'est Kun je crois, je n'aperçois que son ombre glisser parmi celle des cochons comme s'il avait les démons de l'air aux trousses.



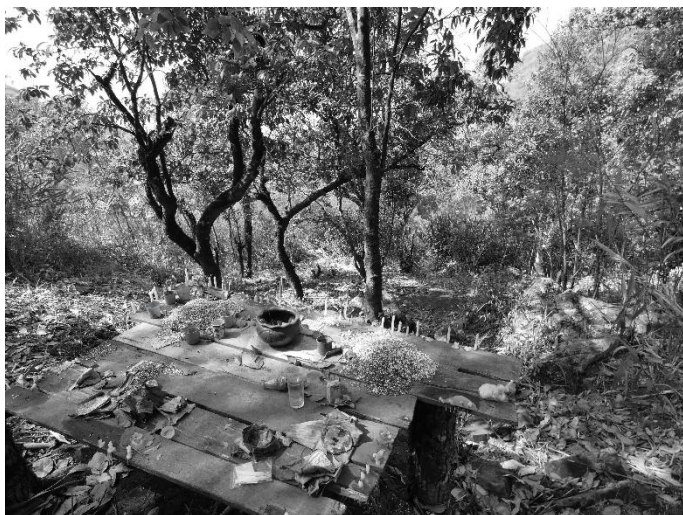
Le père de Kip était très bon chasseur, mais il est trop vieux aujourd'hui pour accompagner son fils et l'aider à ramener au village le buffle qui s'est enfui. À peine s'il tient sur ses jambes. Et puis sa langue a fait un nœud depuis que sa femme est partie vivre sous un arbre dans la jungle. Il aurait pu lui dire écoute, mon fils, écoute comment j'ai tué mon premier ours. Ne t'attends pas à voir un buffle quand tu le croiseras. Il peut très bien prendre la forme d'un autre animal, surtout s'il devine qui tu es. Et cet ours était un cochon sauvage. Et il m'a donné sa force. Mais cette force est partie.





Des poules. Des enfants. Des cochons livrés à la poussière. Quatre lunes qu'il n'a pas plu. Bientôt il faudra manger le foin des buffles. Alors Hông a dit aux hommes demain j'irai consulter la montagne en compagnie du chaman, et nous demanderons aux esprits des arbres qu'ils nous aident, car en nous aidant ils s'aideront eux-mêmes et leur feuillage redeviendra brillant comme le verre de nos bouteilles de bière. Ils sont montés dans la montagne brûler des talismans et offrir des sodas aux esprits des arbres de la montagne.





Quatre lunes qu'il devrait pleuvoir et le chaman qui n'a pas réussi à trouver les bons démons. Les saisons ont changé. À vue d'œil. Dans une semaine, il a dit, une semaine, si Kip ne ramène pas le grand buffle au village, il faudra qu'il aille nous trouver trois cochons. Nous attendrons trois jours, puis nous les sacrifierons au flanc de la montagne du milieu. Là où ton grand-père cultivait le riz. Puis nous les ramènerons au village. Nous devons aussi abreuver ceux qui vivent sous nos maisons. Le sang des porcs les apaisera un moment.





La terre rouge tousse sous mes pieds et j'envoie des nuages de poussière vers le ciel à chacun de mes pas. Les nuages de poussières envoient un message que savent lire les autres enfants. En courant je leur dis dans le langage de la poussière je descends le grand chemin rejoignez-moi à la rivière. Alors ils sortent de leurs maisons et je les entends crier. Je suis heureux mais j'ai dû m'arrêter de courir : Nam Kgoy me barrait le chemin en rentrant chez elle. Elle gardait les bras ouverts et elle m'a regardé en couinant comme un porc qu'on égorge. Et puis elle m'a souri et ceux qui étaient derrière moi

m'ont rattrapé et m'ont dit : tu vois bien qu'elle t'aime ! Vous allez vous marier... Alors le sang m'est monté à la tête, je me suis retourné et j'ai frappé le premier que j'ai pu. Son corps est tombé à la renverse et la terre a toussé dans son dos. Il avait du sang au coin de la bouche puis sa grande sœur est venue vers moi en m'insultant. Alors j'ai dit : c'est la faute à Nam Kgoy. Elle nous porte malheur. C'est sa faute je vous dis ! Alors la sœur de Tuan s'est arrêtée de m'insulter puis elle s'est penchée pour ramasser une pierre et l'a jetée sur Nam Kgoy mais elle ne l'a pas touchée. La prochaine fois ce sera pour ta tête face de terrier. Si tu touches encore à mon frère tu es mort. Son frère s'est levé et m'a regardé de travers. Puis ils sont tous retournés vers le haut du village. J'ai compris que la prochaine fois que je parlerai le langage de la poussière ils ne me suivront pas.



Contrairement aux Khmu les Hmong ont refusé jusqu'à il y a peu, par suite d'une ordonnance du gouvernement, d'apprendre notre langue et s'intégrer de cette manière plus rapidement aux valeurs instaurées par notre révolution... Mais l'avantage de leur langue, pour un enseignant comme moi, c'est qu'elle n'a pas d'écriture, et ça au moins je n'ai pas eu à les déshabituer comme les Lan Tiên de leurs sortilèges chinois. Des idéogrammes pareils à des incantations incompréhensibles, des gribouillages d'enfant par lesquels le taoïsme a pénétré leurs croyances animistes.

Nous nous méfions des animistes, nous les bouddhistes, la seule religion restée en aura de notre gouvernement. Leurs sorcelleries ne sont pas compatibles avec les lumières du marxisme me disait mon maître formateur, alors que dans le bouddhisme, le rejet du moi n'est pas étranger à la réalisation historique du bien commun. Je médite souvent ses paroles. J'aimerais pouvoir leur en transmettre le contenu, mais ils n'y comprendraient rien. Alors je leur enseigne les mathématiques car elles ne connaissent d'autres langues qu'elles-mêmes, et que ce qu'elles racontent est universel. Sauf pour eux peut-être...



Sur la grande route de poussière on attend qu'un camion passe, avec les vivres et l'instituteur à côté du chauffeur. Qu'il nous fasse un signe. Qu'on lui fasse un signe. Un hochement de tête. Une main qui se lève. Et alors on court à l'épicerie voir ce que le chauffeur sort du camion même quand on n'a pas d'argent. Pour voir simplement, et écouter ce que l'instituteur pourra bien nous raconter cette fois-ci. Des nouvelles du grand projet du Comité peut-être, depuis le temps qu'on en entend parler.



La fumée disparaît. Je la fais reparaître. Le jour disparaît. Je ne peux pas le faire réapparaître. Ce sont les morts qui s'en chargent. Les gardiens de la nuit. Quand ils sont fatigués, qu'ils vont se reposer, alors le jour reparait avec toutes ses questions. Toutes nos certitudes et tous nos soucis. Nos craintes. Nos solutions. La fumée chasse le poison des démons de l'air. Alors nous pouvons respirer tranquillement. Sans crainte. La fumée est la solution. Mais pour faire pleuvoir il faut une autre solution.

Alors j'ai dit aujourd'hui tous nos enfants vont à l'école, et s'il y a cinq ans, la route que le gouvernement nous a fait construire nous a apporté un instituteur de la ville, vous savez tous que c'est par ses yeux que le gouvernement nous regarde et par sa bouche qu'ils ont des oreilles. Les privilèges que nous avons obtenus en combattant aux côtés du nouveau gouvernement ne dépendent plus de nous mais du sens avec lequel le vent fait claquer le drapeau au-dessus de la cour de récréation, car c'est lui qui nous indique dans quel sens portent nos paroles : si elles descendent vers la vallée jusqu'en ville pour informer le Comité, ou si elles vont se disperser plus haut, en direction des sommets où personne ne nous entend. Il faut penser à eux. À ce qu'ils vont devenir car l'avenir ne dépend plus seulement de nous, vous le savez. Il y a eu un silence. J'ai tiré sur ma pipe pour remplir de tabac mes pensées. Les verres d'alcool étaient vides. J'ai fait distribuer d'autres bouteilles par mon fils. Kip semblait animé par une lueur d'espoir, je le voyais à ses yeux après qu'il ait relevé le menton. Peut-être qu'il était le seul à avoir compris. Peut-être même qu'à cet instant il réussissait à lire sur mon visage ce que je pensais bien que je faisais tout ce que je pouvais pour le garder fermé... Devrais-

je prendre les mêmes décisions que mon grand-père, par respect de tous nos ancêtres depuis la Première-Femme, au risque d'attirer sur notre village l'œil du Gouvernement ? Ou bien céder à leurs règles et m'attirer le désaveu des autres sages du village ? C'était il y a quarante-six ans. Mon père est mort entre temps. Et aujourd'hui la sécheresse nous gagne, comme cette jambe qui semble devoir sécher complètement autour du tibia. Peut-être que j'ai pris la mauvaise décision, et certainement que mon grand-père nous le fait payer aujourd'hui, avec du retard et beaucoup d'intérêts. Alors j'ai regardé Kip et en voyant son visage inquiet j'ai entendu ce que Kina m'avait raconté...



Il y a le village d'en-bas, à dix kilomètres. Un village Khmu. Avec ses maisons en parpaings payées par le Comité. Et le village du milieu, le nôtre, avec ses maisons en lamelles de bambou aux toits tressés. Un village Hmong. Plus haut, à six kilomètres, il y a le village des Lan Tiên. Un village de dix maisons. En bois, sur pilotis. Le village de Kina. Nous partageons la même vallée. Nous partageons la même rivière. La même eau. Mais pas le même sort auquel pense pour nos tribus le gouvernement, ni l'écriture ni la langue.



Pour les autres tribus nous sommes les Lan Tiên, ceux qui tissent et teignent les tissus à l'indigo, mais pour nous nous sommes les Yao Moun : ceux qui viennent des forêts, connaissent le nom des arbres, le bruit de l'eau dans chaque rivière, les différents noms du vent quand il s'ébroue dans les branches ou lèche les feuilles sèches au sol. Nous parlons le Kim Moun. La langue de la Nature, des arbres et des oiseaux. Les noms des choses sont le bruit qu'elles font quand elles parlent et quand nous ouvrons la bouche nous les écoutons.



C'est dans les bois que vivent nos morts. Dans les bois qu'ils ont construit leur village. Sous les arbres. Au milieu des racines. Nous savons où ils vivent même quand ils ne se montrent pas. Il faut faire des détours quand on se rend dans la jungle. Ne pas les déranger. Et quand ils se montrent il ne faut pas les regarder. Même ceux qui ne nous veulent pas de mal. Même ceux de notre famille. Je garde ma serpe à la main. J'explique pourquoi à la première de mes filles. Regarde ! Lina. C'est là qu'il ne faut pas marcher. Derrière cette vieille souche de bambou.

Quand j'ai croisé le regard de Kip au marché des Karen de la vallée de Nam Nui je me suis tout de suite souvenue d'un jeune garçon qui venait d'un autre village, un masque de plongée sur le front. Il portait à son flanc une nasse d'osier, un pic taillé dans une branche de bambou en main, à la manière de la tribu d'en-dessous. Quand il a passé la limite de mon village mes frères lui ont sauté dessus parce qu'ils ne voulaient pas qu'il vienne pêcher sur nos terres, mais il leur a jeté des pierres et ils ont reculé. Mes frères lui ont jeté des pierres en retour. Kip a répondu avec sa lance et mon cadet a eu le bras ouvert. Les chiens se sont mis à aboyer et la nuit est tombée. Je suis sortie du village pour descendre à la rivière, là où je voyais danser sa lampe torche sous l'eau. Son faisceau embrassait les arbres, disparaissait, reparaissait, éclairant une branche morte au milieu du croassement des crapauds. Quand je suis arrivée à la rivière il a jeté un poisson à mes pieds après avoir soufflé dedans pour en faire une balle molle, comme le font tous les garçons. C'était son premier cadeau. Le second cadeau fut Lina, notre première fille, puis vint Nam Kgoy. La rivière est son nom. Hiiii-Hiiii. Hii-Hiii, les esprits dans les arbres veulent me dire quelque chose alors je leur demande quoi encore ? Et

j'attends. Les enfants du village ne parlent qu'aux poules, et ils ne leur parlent qu'en les insultant pour les chasser des huttes ou leur dire qu'ils vont les tuer pour les offrir aux mânes. Ils ne les comprennent pas. Demain trois cochons seront sacrifiés parce qu'il n'a pas plu depuis quatre lunes et le riz des montagnes n'attend pas. Le plus jeune fils de Hông nous l'a dit : le riz des montagnes ce n'est pas comme en plaine... parce qu'on n'irrigue pas comme les Lao des plaines, et là... on ne peut rien faire pousser dans la poussière à part des merdes de poules. Est-ce que l'instituteur vous a expliqué ça ? Ça m'étonnerait qu'il sache... Les instituteurs ne savent pas tout. Surtout celui-là. C'est un Lao Loum, un fils du Mékong. Il faut s'en méfier. Vous devez vous en méfier comme on se méfie des évangélistes en mission... alors je regarde les cochons mais je ne leur parle pas. On ne parle pas aux animaux qui vont mourir. On ne parle pas aux esprits qui ne sont pas encore morts. On les écoute et c'est tout, comme ceux qui sortent de la terre sous forme de serpents. S'ils sont mauvais on les regarde en leur tournant le dos, le menton par-dessus une épaule et on recule vers le village une main devant la bouche pour s'en protéger, parce qu'ils peuvent se glisser en nous par la bouche,

même avec les dents serrées. Je le sais parce que ma mère le sait, c'est notre secret de la tribu d'à-côté. Ces cochons-là ne disent rien. Alors j'attends comme j'attends de savoir ce qu'ont à me dire les esprits du ciel aujourd'hui mais les voici qui s'envolent ! Hiiii-Hiiii-Hii. J'ai dit : Revenez ! Revenez me voir demain devant l'enclos des cochons avant qu'ils ne soient sacrifiés. Là, sur la branche du bananier sauvage qui a poussé de l'autre côté de la rivière. Et ils ont disparu, très haut dans la lumière aveuglante du ciel qui absorbe tout. Loin, très loin où ma voix ne porte plus. Elle est partie faire un tour...





Il faut descendre très loin vers le village des Khmu pour retrouver la rivière telle que nous la connaissions car ils ont fait des barrages pour en retenir les poissons. Nous ne pouvons pas aller y pêcher, ils nous jetteraient des pierres, nous viseraient avec leurs harpons. Nos parents pourraient se déclarer la guerre comme à l'époque de nos grands-parents. Combien de morts ? Des guerres pour survivre en temps de sécheresse. Des guerres pour combattre la famine. Être prêt à mourir pour ne pas mourir de faim avait dit mon grand-père. Les poissons ne remontent plus jusqu'à nous.





Quand la petite de Kip et Kina est née, le temps a commencé à se dérégler et les nuages n'apparaissaient plus aux mêmes saisons. Et chaque année les pluies de moussons restaient au-loin, très loin de nos montagnes, et comme l'herbe manquait chaque fois de plus en plus il a fallu mener les buffles fourrager de plus en plus loin et de plus en plus longtemps dans la jungle, et à un moment peut-être que ça leur a donné une idée, ou qu'un Mâ d'une autre tribu a eu une idée et aura retenu notre vieux mâle et l'une des plus jeunes femelles dans son monde, car un jour on ne les a plus revus.



Alors tous les soirs, on a envoyé nos femmes chanter et frapper le sol à la lisière, tout au nord du village pour faire revenir l'unique mâle de notre troupeau et la jeune femelle. Chaque soir jusqu'à ce que les pluies de mousson reviennent. Et elles revenaient. De plus en plus tard, et de plus en plus fortes, mais de moins en moins longtemps. Puis de plus en plus tard et de moins en moins longtemps à mesure que Nam Kgoy grandissait. La rivière rétrécissait, comme sa jambe. La peau séchée qui se crevasse autour du tibia. Comme sa jambe, la racine de notre fléau.





Elles rentrent elles sortent. Elles mangent elles chient. Nous les chassons elles reviennent. Nous menaçons de les manger mais la moitié nourrissent les esprits après avoir été bouillies puis accrochées à une branche de l'arbre au pied duquel est enterré un ancêtre. Certains de nous y retournent la nuit pour finir ce que l'esprit a laissé quand il ne l'a pas sucé jusqu'aux os. En échange nous lui laissons un faux billet pour qu'il se sente plus riche, ou une canette de soda car ils aiment le sucre autant que nous. En voilà une... Tu vas finir accrochée à un arbre ! Elles ont appris à éviter nos cailloux.



Nous fonçons vers le soleil chaque soir avant de descendre vers la rivière sous la maison de Nam Kgoy. Elle nous regarde d'en-haut, elle ne peut pas courir. Et même si elle le pouvait nous ne pouvons pas jouer avec elle. Elle parle la langue des oiseaux. La langue des fous. Elle nous regarde avec les yeux des fous. Les yeux des poules et les yeux des cochons. Mais nous n'avons pas peur. Son père est de notre tribu, elle ne peut pas être l'enfant d'un couple de Mà. Si on le pouvait on lui dirait de venir se baigner avec nous. Mais peut-être qu'elle ne comprendrait pas.





Ma mère nous habille comme les enfants de la tribu de mon père, avec les vêtements que les camions nous ramènent de la ville. Elle, elle porte toujours le costume de sa tribu, le costume des Lan Tiên taillé dans le tissu que fabrique et teint à l'indigo ma grand-mère dans le village d'en-haut. Les Hmong portent leur costume seulement les jours de fête... ou pour aller à l'école. Des costumes fabriqués en ville par les Chinois. Mon père m'y a emmené une fois. À quatre heures de route. Alors j'ai vu que ceux des plaines ne vivaient pas comme nous. J'ai vu leurs visages différents aussi.



J'attends le camion de la ville. Lina m'a dit qu'il viendrait aujourd'hui et les ombres commencent à s'allonger alors j'attends. Un jour il a ramené des bouteilles de coca-cola et puis plus rien depuis. Devant la porte de l'épicerie le père de Nap a accroché un singe dans une cage à oiseau et on lui donne nos papiers de bonbons pour le regarder les lécher comme s'il n'avait jamais rien mangé d'aussi bon. Je ne me souviens même plus du goût du coca-cola. Je me souviens du bruit des bulles quand j'ai ouvert la bouteille et de l'envie de roter quand j'ai tout bu. Et puis du bruit du rot quand il est sorti et du rire de mes copines.





Ça fait dix ans que je me rends une fois par semaine sept mois l'année jusqu'ici, en camion depuis la ville pour leur enseigner les fondements du savoir et les promesses de progrès faites par notre révolution. Je fais l'aller-retour chaque week-end jusqu'à ce que les enfants désertent cinq mois l'école pour travailler aux champs, puis reviennent la peau chaque fois un peu plus tannée, et pas plus capables de résoudre leurs exercices de mathématiques que d'apprendre correctement notre langue. En dehors de l'école et de la période des moissons les garçons passent leur temps à pêcher.

Quand il n'y a pas eu de poissons le jour ils reviennent la nuit. Alors la rivière est comme remplie d'étoiles qui bougent et les crapauds fuient son cours pour grimper sur les berges. Je les regarde. Je trouve ça beau. Toutes ces lumières. Et puis j'ai peur... Le fils de Hông le sait. Alors il attend, les ramasse et les enfle un par un comme des perles vivantes sur une branche en me regardant comme si c'était moi qu'il allait enfiler sur sa branche, entre deux crapauds. C'est à peine s'il a besoin de se pencher pour les attraper. Parfois il reste assis au même endroit pendant des heures car il sait par où ils vont passer. Quand sa branche est remplie il la glisse dans sa nasse en osier et en sort une autre. Il n'utilise pas sa lampe torche contrairement aux autres. Il bouge comme une ombre au milieu d'autres ombres à l'affût. Il sait déjouer les mauvais tours des esprits et ne pas écouter les bruits qui font peur. Moi non. Sa nasse dégouline de sang rose. Je l'ai vu un jour. Un sang rose et gluant comme la cervelle d'un mort resté trois jours au soleil. Quand il se lève la rivière se vide et les garçons remontent vers le village. Alors le fils de Hông se couche le long de la berge et s'endort. Un jour il sera notre chef. Il sait écouter les hommes et déjouer les mauvais sorts. Mon père m'a dit que s'il devait rejoindre

ses ancêtres et vivre invisible dans les bois c'est lui qui me protégera, car il a un grand œil derrière le front. Hông est le cousin de son grand-père maternel... Ma mère ne pourra rien faire ce jour-là pour me protéger contre le fils du voisin car elle est d'une autre tribu. Ce sera lui le chef, lui qui lui fermera la bouche s'il le faut. L'autre jour le fils du voisin a dit que j'avais été élevée par les cochons, alors je n'ai rien dit. Je me suis dit : il a une chiure de poule dans la bouche, c'est pour ça qu'il parle si mal. Quand il l'ouvre il a la langue verte comme celle des *Mà* des autres tribus. Ma grande sœur en a déjà vu un... Il n'avait pas de tête quand il lui a barré le chemin en sortant d'un buisson. Autour de son cou il y avait six rangées de dents pointues comme des canines de chien, une langue verte grande comme un bras en sortait et elle se tortillait dans tous les sens pour essayer de l'avaler... Mais elle n'a pas eu peur. Il ne faut jamais avoir peur sinon le *Mà* t'emporte dans la forêt et t'enterre vivante sous un bananier qu'elle m'a dit. Le fils de Hông sait cela aussi. Le fils de Hông sait déjà tout de nous car il a hérité vivant de l'esprit de son père et son père sait tout de nous depuis la nuit des temps. C'est lui aussi qui saura ce qu'il faut faire si le grand-buffle

de la forêt m'emporte entre ses cornes au coin du bois
où vivent mes ancêtres a dit mon père.



On souffle dans leur bouche et les poissons se transforment en balles qu'on jette sur la rive. On les regarde mourir très lentement, et puis on joue avec. On se les lance au visage. On marche dessus pour qu'ils éclatent. Ça siffle. Ça pète. Et alors nous rions puis nous retournons dans la rivière attraper d'autres poissons en faisant attention à ce que le fils de Hông ne nous voit pas car il nous sermonnerait encore : les esprits vont vous rentrer dans la bouche pour vous transformer en ballons !

Et si cela arrive alors vous devrez placer une table dans la grande pièce, de l'encens et des bougies, des herbes, des légumes, de la viande bouillie et du riz gluant enrobé de feuilles de bananier autour de la table... Je porterai sur la tête un bandeau de chanvre blanc découpé dans la même pièce de tissu que celle avec laquelle on m'aura lié les chevilles, les hanches et les bras, car il ne faut pas que les morts s'évadent de la maison avant qu'on ne leur ait indiqué le chemin par un chant. On m'aura passé une tunique de satin multicolore, l'or suivant le noir, le blanc des nuages le rouge de mon sang, le jaune du soleil le blanc, le bleu du ciel le jaune, le vert des arbres le bleu, le turquoise des lacs le vert par-dessus laquelle je porterai la plus belle de mes ceintures rouges. *Maintenant Kip va mourir pour de bon. Va mourir complètement. La salive lui en monte à la bouche. Les femmes sont parties à la rivière. Puiser l'eau qui le lavera de ses excréments...* Ta mère et ta sœur me laveront le visage et jetteront les chiffons dans le feu. Toi tu feras bouillir l'eau Nam, car tu portes le nom de la rivière, puis tu me laveras une seconde fois le visage et ta sœur prendra le relais, puis ta mère. Mon visage devra être lisse et propre car il n'y a pas pire que la mort violente, et il faut faire bonne figure devant les

ancêtres. Rien de pire que la mort causée par une bête ou un homme dans les bois... *Mort puante où s'agglutinent les mouches* dit le chant des exorcistes... Un malheur ramené avec ma dépouille au village... Il faudra me laver encore et encore alors je me suis mise à pleurer : Hiiiiiiii... Hiiiiiiii... qu'est-ce qu'elle peut bien raconter aux cochons les yeux au ciel pendant des heures en équilibre sur un morceau de bambou ? Est-ce qu'elle voit leurs esprits ligotés tête en bas, les pattes liées à la poutre de soubassement de l'appentis avant qu'on ne les découpe et les fasse bouillir ? Qu'est-ce qu'elle peut bien leur dire ? Qu'un jour elle se mariera à l'un d'eux quand il se sera incarné en boiteux ? Et alors ils auront des enfants et ils répandront notre malheur de la vallée de Nam Nui à la source de Nam Kgoi... Rien d'autre qu'un filet qu'on peut enjamber aujourd'hui. La source tarie de notre malheur depuis plus de quatre lunes alors j'ai pleuré... Hiiiiii... Hiiiiiiii... et ma mère s'est mise à chanter quand je suis rentrée dans notre case les joues toutes mouillées. *Les sources se sont taries. Dans le grand matin bleu. En une nuit les racines ont péri. Donne-moi du lait que j'arrose le riz. Mais la femelle-buffle avait les pis séchés. Comme des branches mortes. Que l'on jette*

au feu. Esprits du ciel descendez jusqu'à nous. Faites pleurer nos filles. Faites pleurer nos filles. Faites pleurer nos filles jusqu'à ce que le flanc des montagnes verdisse. Faites pleurer nos filles jusqu'à ce que s'éloigne la faim derrière les sommets. Faites pleurer nos filles jusqu'à ce que la femelle-buffle allaite à nouveau ses petits.



On a fini par retrouver la femelle. Un jeune fermier du village Karen de la vallée de Nam Nui l'a aperçue en train de brouter au milieu de son propre troupeau, et comme il connaissait notre malheur il s'est souvenu de nous. Nous lui avons offert un porc en âge d'être abattu et bu avec lui jusqu'au milieu de l'après-midi... Puis il est reparti dans sa vallée avec le porc et il lui a fallu deux heures de plus qu'à l'aller pour revenir dans son village. La semaine suivante, le fils de Hông s'y est rendu avec des bouteilles d'alcool pour remercier les chefs de sa tribu au nom de notre village. Mais il s'est fait recevoir !

Le porc avait été sacrifié et le fermier le faisait rôtir devant l'apprentis de sa hutte. Un cochon trop gras. Trop de graisse coulait au pied de sa hutte. Et puis il y avait le vent et la poussière qui prend feu en volant... des étincelles grosses comme des vers luisants se sont attaqués au chaume de sa toiture avec l'aide des mauvais démons de l'air, et c'est toute sa hutte qui a fini en cendre, là, à l'entrée du village. Tout juste un rectangle de poussière grise plaqué dans l'herbe jaune. Alors le fils de Hông est revenu au village avec une dette de plus : la fourniture du bois pour reconstruire la charpente, de l'osier pour tresser les murs et du chaume pour reconstruire le toit. Nous nous sommes demandé comment autant de malheurs pouvaient s'accumuler dans un temps si court ? Combien de dettes resteraient à régler avant que le village ne sorte de ce mauvais cycle ? Quels esprits s'acharnaient autant sur nous ? Pourquoi ? Ou plutôt : à cause de qui ?



Quand il y avait encore de l'eau on voyait les cailloux rouler sous les reflets du ciel. Quand il y avait encore de l'eau, on pouvait plonger pour parler aux poissons. Quand il y avait encore de l'eau, on pouvait entendre les crapauds chanter du crépuscule au matin. Quand il y avait encore de l'eau la jambe de Nam Kgoy ne s'était pas autant desséchée. Et puis elle a grandi. Et l'eau s'est raréfiée. Dans le ciel d'abord. Dans la rivière ensuite. Au fond de nos puits creusés dans les montagnes aussi. Le fruit du labeur de nos ancêtres. Les terrasses de notre garde-manger.



Alors les champs ont cessé d'être des champs près de trois quarts de l'année. Les buffles eux-mêmes ne s'y rendaient plus. Le labour ne servait à rien qu'à remuer de la poussière et faire voler les derniers brins de paille. Les insectes eux-mêmes semblaient avoir déserté, comme les rats des champs, les mulots, les musaraignes, les pythons. Les fermiers ne prenaient plus la peine d'entretenir leurs abris d'été pour se protéger du soleil, pour se protéger de la pluie, y trouver le gîte, y prendre leur repas, y conter les dernières nouvelles, y boire, y fumer.





C'est à cet endroit qu'il faudra effacer notre dette en relevant ce qu'y a laissé le feu. Un rectangle de poussière grise dans l'herbe roussie. Les Karen l'ont exigé et nous répondrons à leur requête. Il faudra trouver la limite où notre jungle devient leur jungle, et abattre des arbres au plus près de cette limite pour ne pas avoir à trainer les troncs sur dix kilomètres. Puis les femmes iront couper le chaume quand l'herbe aura repoussé et que le soleil l'aura fait sécher. Quand il aura plu... Cela prendra encore des lunes peut-être.

Puis sur ma tête on posera une calebasse coupée en deux et une bouteille d'alcool entre deux pailles de bambou par lesquelles les hommes du village pourront poser leurs questions aux esprits, et ils me diront : *Voici l'alcool, que tu vas recevoir et boire avant de parler aux Ancêtres* en versant leur premier verre sur mon front puis je leur transmettrai leurs messages... Ils battront le rythme en frappant les bambous et me diront : *et maintenant que tu as bu l'alcool, mange, et si tu ne peux plus boire, il faut boire encore, et si tu ne peux plus manger, il faut manger encore, voici des sacs et des gourdes pour le long voyage. Tu planteras le riz dans l'en-deçà, qui est l'ici-même, tu chasseras la nuit, tu élèveras d'autres porcs. Tu partageras ton repas sur la terre sombre de nos ancêtres. Voici de l'alcool pour la seconde fois...* et alors je boirai, comme me l'a commandé Hông après ta naissance. En attendant ce jour c'est toi qui t'occuperas du feu. Il faut frapper les deux pierres. Comme ça Nam. Regarde ! Quand tu te réveilleras... je sais que tu te réveilles chaque nuit. Le bout des deux pierres, qu'il en sorte l'esprit du feu juste au-dessus des herbes sèches pour qu'il les

féconde et fasse venir en elles la chaleur qui répand la lumière avant de la couvrir d'éclats de bambou. Tu dois veiller à ce qu'il ne quitte pas le foyer sinon son esprit dévorerait la maison. Tu dois aussi écouter ta mère et te souvenir de ses paroles, car elle les tient de ta grand-mère. Tu comprends ?



Je sens parfois son souffle se glisser entre mes lèvres. Quand les éclats de bambou sont rouges, et que l'esprit du feu se repose, rajoutes-en quelques-uns et place un long morceau par-dessus. S'il se transforme en fumée ferme les yeux et souffle dessus jusqu'à ce qu'il soit vivant mais ne se fatigue pas trop. Comme ça. Regarde ! On ne doit pas le laisser partir avant qu'il ne l'ait décidé. Si tu fais attention à lui, il fera attention à toi, et les aliments seront cuits comme il faut. Si tu te détournes de lui tu lui manques de respect, et alors il te manquera de respect et quittera le foyer sans prévenir. C'est la règle des esprits. Tu dois veiller à ceux qui sont bons pour toi et ne pas irriter ceux qui te veulent du mal. C'est le seul moyen pour vivre en paix avec eux Nam Kgoy. Souviens-en toi... Et dors... Dors Nam Kgoy. Demain tu te souviendras de mes paroles. Au matin le fils de Hông a entendu un grand fracas en forêt de l'autre côté de la rivière, comme celui de plusieurs arbres qui s'écroulent au passage d'un rocher. Alors les hommes se sont levés et observent depuis l'aube la montagne pour savoir où cela a bien pu se passer, mais personne n'a remarqué le moindre changement, peut-être que

ça s'est passé de l'autre côté, sur l'autre flanc de montagne. Tip a dit que ça pourrait être un obus américain qui a explosé. On n'a pas réussi à les compter par ici tellement il y en a eu... Ceux de la vallée de Nam Nui les déterrent pour récupérer le cuivre. Peut-être qu'il y a eu un accident. Demain son fils se rendra dans leur village pour savoir s'ils pleurent un mort. Hông pensait au Buffle que la jungle leur avait arraché, capable de déplacer les collines quand la colère lui rentre dedans par le sommet de la nuque. Kip devra le ramener au village et cette colère lui passera avec le souffle, et les nuages reviendront inonder la poussière pour en faire de la boue. Les graines germeront, on trouvera un mari à Nam Kgoy, et on boira son sang avant de le faire bouillir de la tête aux pieds.



Les Khmu du village d'en-dessous l'ont entendu aussi a dit le chauffeur de camion. Ils ont regardé vers la forêt mais ils n'ont rien vu en sortir. Leurs chiens n'avaient pas l'air inquiets. Alors leurs maîtres ont cessé de l'être aussi. Mais ils en ont parlé en comité le soir venu. Qui a entendu quoi ? À quoi ça lui faisait penser ? Étaient-ce des hommes ou des esprits ? Des hommes ou bien des esprits... mais bien quelque chose comme l'explosion d'un obus. Oui. Comme si ça allait recommencer. Les bombardements...



Quand il s'est enfui du village et que personne ne l'a plus aperçu, il a fallu chasser douze nuits pour remplacer le poids du buffle par des cochons sauvages et quelques porcs-épics. Le Comité ne nous autorise pas à posséder de fusils depuis le soulèvement d'autres villages de notre tribu, plus à l'ouest et au nord, mais les autorités ferment les yeux quand elles s'aventurent jusqu'ici en échange de bouteilles d'alcool et de tissus brodés par nos femmes qu'ils revendent en ville, parce qu'elles savent que nous avons combattu à leurs côtés. Je porte le chapeau d'un ennemi, une prise de guerre, un

trophée qui tient les administrateurs en respect quand ils s'aventurent par ici. Ils me donnent même des paquets entiers de cigarettes... Douze nuits pour remplacer le poids du buffle. J'ai gardé les pattes du Porc-Épic et celles d'un lion des montagnes abattu il y a des années, car elles portent bonheur et promettent d'autres proies. J'ai jeté celles des cochons sauvages dans la rivière, là où le courant porte le nom de la seconde fille de Kip dans l'espoir que sa jambe torve grandisse. Mais le charme n'a pas pris et Hông m'a dit : nous n'avons pas fixé le bon montant de sa dette. Les esprits ne nous ont pas aidés. Il devra faire encore plus que compenser le poids du buffle... ramener le buffle lui-même, même si personne aujourd'hui ne sait où le trouver... Peut-être que tu pourrais l'aider car il n'a pas ton expérience et son père est trop vieux pour courir la jungle. Mais Kip est trop fier pour accepter mon aide car le tort n'appartient qu'à lui, et il le garde comme un malade jaloux de sa maladie. Dans trois lunes j'irai chasser le grand-buffle que la jungle nous a pris et je réglerai ma dette pour libérer notre famille du mal dont souffre le village. J'irai le cueillir dans la jungle, le reprendre à celle qui nous l'a pris. Ses arbres. Leur ombre. Son esprit. Je lui couperai la patte droite. Je la jetterai au

même endroit que celui qui a vu naître Nam Kgoy, à l'orée du village, et j'invoquerai l'âme du grand-buffle sauvage. Je lui appartiens en ce moment car il s'accapare toutes mes pensées mais il m'appartiendra ensuite. Je le donnerai à Hông, qui le rendra au village, et avec sa viande mon âme buffle retrouvera le chemin des prairies du ciel. En échange les hommes du village me rendront ma dignité et la jambe de ma fille guérira. Alors tout sera réglé et nous récolterons du riz en bonne quantité. J'ai brûlé dix brins d'herbe dans la direction de mon vœu ce matin et le vent m'a entendu, il n'en a pas dispersé la fumée, je l'ai inspirée par le nez, tout entière quand il l'a retourné vers moi. Mon vœu sera exaucé j'ai dit, ne t'inquiète pas pour moi Yêp, quand la fumée aura atteint la région du cœur je partirai à sa quête et dans trois nuits je me transformerai en lion des montagnes, un lion comme celui que tu as tué. Dans trois nuits j'irai chasser le buffle des montagnes. Et si jamais c'est lui qui me tue alors j'aurai réglé ma dette à ma manière et les nuages reviendront pleurer mon sort pour inonder la poussière, les grains germeront de nouveau, et quand l'eau bouillante de vos chiffons aura dépoli mon visage Nam, et toi aussi Lina, qu'il n'en transparaîtra plus une seule ride, les femmes déchireront le village de leurs

cris, les larmes couleront de soulagement sur la main gauche des hommes, la droite accrochée à une parcelle de mes vêtements, et alors le fils de Hông m'indiquera le chemin. *Vieilles pierres, vieilles pierres, vieilles pierres. Frappées trois fois contre le tronc d'un bambou. Son écho est une prière et alors le tronc parle. Que tu sois mort, vrai ou faux, que tu sois mort. Vrai ou faux, mort vrai ou faux le bois parle. La pierre parle, l'écho parle par-dessus ton corps pour lui montrer le chemin. Dans le conduit du corps creux du bambou. Le chemin qui te mènera au pays des morts. Le chemin parsemé de vieilles pierres frappées trois fois contre le tronc d'un bambou.* Je n'en serai qu'à la moitié du parcours. Ils me donneront à boire et à manger. Ils me donneront de nouveaux habits puis il m'indiquera un sentier, celui de l'origine des gens de notre tribu grâce à son chant, le chant que lui seul sait chanter tandis que je grimperai les marches taillées dans la glaise vers le bois où continuent de vivre nos ancêtres. Et alors, avec eux, je planterai le riz en terre. Avec eux je le ferai germer, puis grandir, le riz que vous mangerez...



Ma mère dit que lorsqu'elle a vu la jambe de Nam Kgoy enveloppée dans un linge blanc, le lendemain de l'accouchement, sa mère a fait venir un chaman de son village, avec l'accord de Hông, car elle n'est pas de notre ethnie. Elle s'y est elle-même rendue, et quand elle en est revenue, c'était sa mère à ses côtés, car c'est elle qui mène les rites au village d'en-haut. Kina et son ainée frappaient en rythme sur un vieux gong et le cul d'une casserole, très lentement, comme lorsqu'on pose un pied après l'autre le long d'une

pente très raide en direction du sommet, alors Hông a fait signe à son fils de servir l'alcool comme s'il connaissait les rites de cette autre tribu. Kina et sa mère ont bu en premier, puis ça a été au tour des hommes et au quatrième verre ils se sont rendu compte que l'enfant qu'ils étaient venus guérir n'était plus là mais se tenait dehors, couchée contre un tronc d'arbre, le corps couvert de serpents qui se tordaient sur elle comme lorsqu'ils forment un nid en se nouant les uns aux autres. Elle m'a dit qu'elle l'avait vu de ses yeux. Et ses yeux ne mentent jamais.



Je ne recevrai pas de ma mère son don de chaman. C'est mon jeune frère qui en héritera. Elle m'a seulement appris ce que doivent savoir les membres de notre tribu : lorsque le mal se fait sentir, c'est que l'âme-insecte s'est enfuie de notre tête en profitant de notre sommeil, ou de l'absence de vigilance de l'esprit de la porte pour se joindre aux esprits de la jungle, et alors il faut la pister, et retrouver le monde dans lequel elle a fui car la jungle, comme nos multiples âmes, n'est pas une, et on la traverse parfois sans se rendre compte que c'est une autre jungle que

l'on traverse, peuplée d'autres arbres et d'autres animaux qui ressemblent à ceux que l'on connaît. Et si ce n'est pas elle qui est la source du mal, alors c'est que ton âme-buffle, qui païsse dans le ciel et se nourrit des rayons du soleil, a été capturée par de mauvais génies. Dans tous les cas, il faut négocier le retour de ton âme-araignée ou la libération de l'âme-buffle auprès des mauvais esprits, et il faut être vigilant car ce sont de sacrés fourbes, toujours prêts à doubler leur mise en emportant les âmes du chaman dans leur panier quand il vient négocier pour sauver un malade, et le tenir aussi captif que les âmes qu'il est venu libérer au creux de leurs mains. Cela demande beaucoup d'énergie et beaucoup de pratique. Je le tiens de ma mère, mais c'est ton frère qui en héritera. J'ai vu trop de génies avec lesquels j'ai dû me battre au couteau lors de mes vols par-dessus les montagnes qui n'ont jamais été vues, là où repose le corps des malades que j'ai eu à guérir en les amputant de leurs membres infectés. Car c'est dans ces paysages sans rizières ni verdure qu'il faut aller déterrer les racines du mauvais sort. Je veux t'épargner mes souffrances Kina. Ton frère portera ce fardeau pour toi et toute la

communauté. Alors j'ai baissé la tête et les épaules en signe de reconnaissance. Je me suis sentie soulagée. Puis nous avons jeté une mèche de mes cheveux dans le feu et ma mère en a fait sortir la fumée par la porte en la chassant des deux mains. Va-t'en ! Va-t'en !





C'était quand ? Quand il y avait encore de l'eau dans la rivière. Nous sommes allées toutes les trois au village où est née ma mère, avec ma sœur. Le village des hommes bleus. Des femmes bleues. Le village des tissus indigo. Du bleu nuit. Des tissus qui trempent dans la rivière à qui l'on donne à boire son esprit à la louche. Puis qui sèchent au soleil, dans l'air où circulent librement les démons. Comme un chant. Un vieux chant. Le chant du vent dans les arbres. De l'eau qui coule au contact des cailloux. Le chant de la lumière dans l'eau.



Et les hommes bleu-nuit ont dit reste ! Demain nous sacrifierons un cochon pour la petite. Parce que tu es Kina, l'aînée de notre chaman, et ta mère nous aidera à chasser le mauvais démon de sa jambe, une nouvelle fois, mais cette fois sans faillir car nous sacrifierons le cochon le plus gras. Et puis ils l'ont vidé de son sang et l'ont dépecé. Et puis ils ont plongé sa carcasse dans la rivière, très en amont de notre village, et son sang a coulé sur les cailloux bien plus loin que notre village, vers l'aval, le village des Khmu, et plus loin encore jusque dans les plaines d'où remontent les camions.

Au cinquième verre d'alcool la mère de Kina s'est mise à danser autour du foyer. Les autres femmes battaient le tambour, les hommes jouaient des vents, de temps en temps quelqu'un venait cracher de l'eau-de-vie au-dessus d'elle pour lui donner des forces, comme nous faisons aussi... Elle a jeté des morceaux de bambou fendus, pris deux couteaux et mimé dans l'air des amputations. Et quand les morceaux de bambous sont retombés comme des membres malsains sur le sol, elle a posé les pieds dessus puis s'est penchée pour les ramasser et les jeter par la porte restée entrouverte avant de la fermer. Maintenant il faut attendre la nouvelle sortie du soleil sur les branches du grand arbre qui trône au centre du village, et alors seulement nous cesserons tous de boire, frapper le gong, jouer des vents et elle de danser puis elle a fait six fois le tour de la maison en frappant les murs de deux mains pour en chasser les démons de l'intérieur en prononçant des paroles étranges, dans la langue des Yao Moun, et tous nous nous sommes répété ses paroles en silence, sans rien y comprendre, en nous mettant à danser, puis nous avons mangé et bu autour du feu toute la nuit. Quand elle est sortie de

transe elle s'est écroulée, et ce n'est que le lendemain qu'elle s'est réveillée pour dire à Kina que c'était à Kip de guérir la jambe de sa fille, car le mal venait de lui et de sa tribu. On ne partage pas les mêmes esprits. Elle ne peut rien négocier avec ceux-là. Un buffle... celui des forêts. Celui que leur village a perdu... C'est cela qu'ils réclament. C'est cela qu'ils veulent. Hông a entendu, et il a écouté ses paroles. Il réunira bientôt les hommes dans la maison commune et il leur annoncera la parole de la vieille. Et c'est en traînant le poids de son malheur au point de s'enfoncer dans le sol que Kip s'y est rendu comme un condamné au tribunal des esprits. Là-haut, au-dessus des montagnes qui n'ont jamais été vues.



Il n'y a plus de poissons dans la rivière, plus de poissons pour souffler dedans et s'en faire des balles molles. Plus de poissons pour puer des doigts après avoir joué avec, les avoir lancés au ciel, les regarder tomber, rebondir contre le gravier, tout collant dans la poussière, des brindilles sur le flanc, la bouche ouverte, incapable d'inspirer de l'air, et mourir très lentement.



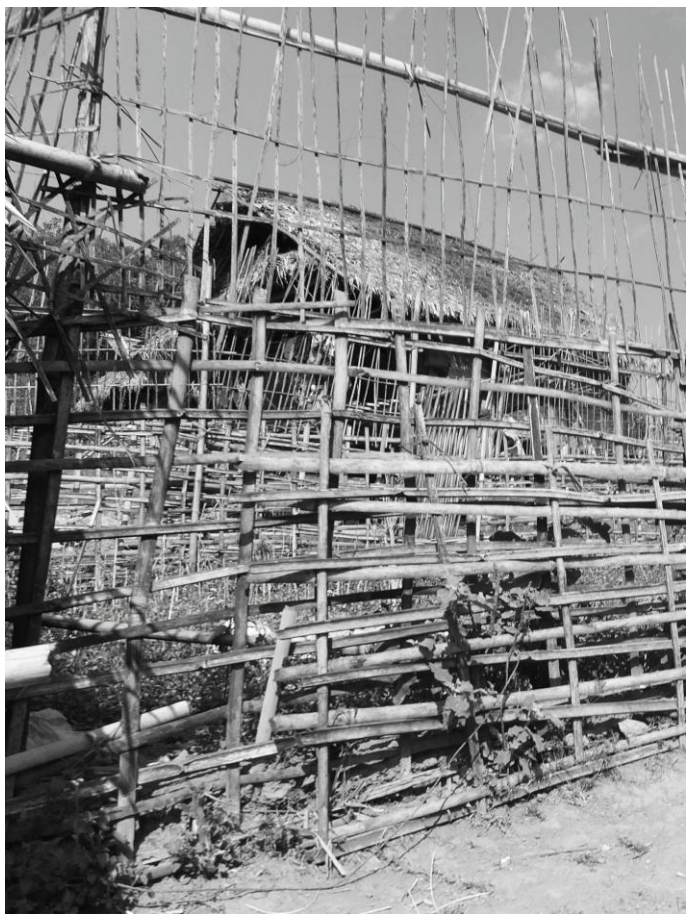
Quatre lunes sans eau. Son tibia trop petit. Le chaman impuissant. Alors Hông a demandé à sa femme : peut-être que toi tu saurais, que les hommes ont perdu le sens des choses, du temps qui passe comme du temps qu'il fait... le langage des esprits, ce qu'ils attendent de nous, ce que seules savent nos femmes. Comment nous comporter. Comment réagir quand arrive un malheur sur notre communauté. Elle lui a dit d'attendre cette nuit, de prêter attention à ses rêves car c'est d'eux que viendra la solution. Et la nuit est venue alors Hông a ouvert un œil vers le foyer de son esprit, et cet œil a vu ce que sa bouche s'est mise à parler le lendemain quand il lui a raconté son rêve : Le grand-buffle, l'âme de notre village. Le grand-buffle sauvage aux cornes de rocher. Je l'ai vu ouvrir la porte de notre maison et se pencher vers moi tandis que je dormais, son mufle tout humide d'où s'échappait la vapeur. Tu n'étais pas là. Moi seul pouvais sentir son souffle pénétrer mon oreille quand il a dit : Je suis Yed, le fils de Tib et Niti. Ils n'ont fait qu'obéir au père de ton père quand ils m'ont sacrifié... Je dois retrouver le village et la maison de mes ancêtres, seulement personne ne m'a indiqué le

chemin, et je ne connais pas leurs noms car ils n'ont pas eu le temps de m'apprendre à parler. Après que mon sang ait nourri les esprits du sol aucun chant funèbre ne m'a ouvert le chemin du retour vers les sources de la vie... alors je lui ai dit : Petit, sache que le village des morts n'est autre que ce village lui-même, notre village à tous, et que le chemin qui y mène est celui de ta lignée. Va voir ton père, il dort sous le plancher, demande-lui le nom de tes ancêtres, il te les donnera, je lui ordonnerai. Regarde ! Si tu ne me crois pas... Alors j'ai pris un verre et je l'ai lancé par-dessus sa tête et il n'est jamais retombé. Tu vois ? Quand il te les aura appris, arpente leur sentier en récitant leurs noms du dernier au premier, alors seulement, le premier nom énoncé, tu retourneras dans le ventre de ta mère et elle te fera renaître. Ils te nommeront Yêp, comme ton oncle. Le brave Yêp au chapeau d'Amérique. Je sais que tu seras un jour le père d'un homme riche, et il te comblera d'offrandes quand tu retourneras d'où tu viens...



À moins que d'ici-là Kip ne nous ramène des montagnes le grand-buffle demain nous sacrifierons trois cochons pour gagner du temps car il n'y a plus rien dans les rizières et plus rien dans les potagers. Quatre Lunes. Deux semaines qu'on mange des herbes avec la viande bouillie des porcs-épics et celle de quelques rats... Trois semaines que les cochons déterrent les racines... Trois semaines... Dans trois semaines il ne restera plus de patates d'eau, ni de tiges d'épinards sauvages en aval de la rivière alors j'ai pressé le feu du ciel, j'ai pressé le feu de la terre, et

entre mes mains est né un caillou, le caillou du temps, du temps qui passe et du temps qu'il fait. Je l'ai jeté dans le feu de notre foyer et la grande salle de notre maison s'est illuminée de vert et de rouge quand le fils de Hông a poussé la porte et est entré, sa baguette couverte de crapauds empalés pour nous les offrir. Tiens ! Kina... C'était un autre temps, celui où l'on pêchait les crapauds à la main. Aujourd'hui il n'y en a plus. Il venait d'un autre temps quand il a ouvert notre porte. Je l'ai remercié et j'ai pressé le feu de bambous contre leur chair tendre pour les faire griller. J'ai appelé Nam Kgoy et je lui ai dit : ça suffit ! À partir d'aujourd'hui tu ne seras plus la dernière à partager le repas ma fille. Il faut que tu reprennes des forces toi aussi. Toi aussi. Toi la première. Sinon nous allons tous finir avec la peau sur les os. Puis le caillou m'est tombé des mains et le feu s'est mis à verdier.



Hi-Hiiii. Hiiii-Hii. Le soir tombe. Demain les cochons ne seront plus là. Je leur dirai au revoir avant d'aller dormir. Ils grognent. Allongés dans la boue. Ils se poussent du groin et se frottent les flancs contre l'enclos. Hiiiiiii. J'ai dit aux esprits du ciel posés sur la branche du bananier : regardez-les bien car demain ils ne seront plus là et ils m'ont répondu. Hiiiiii. Hiiiiii. Puis ils ont disparu, très haut dans la lumière aveuglante qui absorbe tout, par-dessus les arbres, et les bananiers se sont mis à trembler en bordure du bois. Alors j'ai vu un nuage. Le premier depuis quatre lunes. Et il est venu jusqu'à moi, juste au-dessus de moi, puis il n'a plus bougé. Et son ombre a fondu sur moi, liquide, noire, alors j'ai compris... Hiiiiii. Hiiiiiiiiiiiiiii. Les esprits du ciel ont dit : regarde par-dessus les arbres. Ton père va faire pousser du riz et nous le mangerons avant vous. Ils ont dit ne bouge pas ou tu vas tomber. Et maintenant vas-y, cours, cours, vas-y ! Cours lui dire qu'il est en danger... alors j'ai fermé les yeux et j'ai couru et quand je les ai rouverts je n'avais pas bougé. J'étais par terre et la poussière poussait comme un gros caillou réduit en poudre tout autour de moi. Et alors j'ai compris. Ils

m'ont joué un tour. Je ne pourrai jamais courir comme les autres filles du village et il ne pleuvra pas avant plusieurs lunes encore... Mais le riz n'attend pas. Le voisin dit que la terre est en train de mourir et qu'il va falloir lui donner à boire le sang de tous nos cochons si on veut faire revenir les bons morts au village car cette calamité de Nam Kgoy les fait fuir. Elle leur casse les oreilles à force de pousser des cris de musaraigne. Demain sa femme ira dans la jungle qu'il a dit, là où sa propre mère est enterrée, et elle lui parlera. Elle a préparé un piège à paroles en osier, comme ceux qu'on fabrique pour les petits oiseaux et qu'on accroche sur une branche au-dessus des tombes. Il faut le laisser trois jours avant de revenir et emporter le piège à paroles avec soi pour savoir ce qu'elle a dit, puis le jeter au feu. Demain j'irai avec elle. Ma femme lui a préparé deux bols de riz et des biscuits. Je lui amènerai un soda. Dans quatre jours elle y retournera seule car la parole des morts ne se partage pas. De tous les enfants il n'y a que Nam Kgoy qui leur parle et qui les entend sans avoir à construire des pièges à paroles a dit mon père au voisin, parce qu'elle porte le nom de la rivière elle

traverse le monde des morts en même temps que celui des vivants. Un pied dans l'un et un pied dans l'autre. Une jambe vive et une jambe morte. C'est pour cela qu'elle boîte. C'est pour ça aussi qu'elle n'a pas toute sa tête et qu'elle chante du matin au soir a répondu le voisin à mon père. Mais ma mère n'était pas d'accord. Elle a dit : qu'elle chante ? Elle ne chante pas, elle parle le langage qu'utilisent les Yao Moun pour répondre aux esprits. Si je pouvais construire un piège à paroles et y enfermer son cri de musaraigne puis le jeter au feu pour qu'il ne dérange plus nos esprits il n'y aurait plus de problèmes dans ce village et tout le monde mangerait à sa faim. Alors ma mère est rentrée dans notre hutte pour ne pas s'énerver et des larmes lui ont coulé sur les joues toute la nuit.



J'ai teint de nouveaux tissus pour la cérémonie de demain et faire taire les mauvaises langues. Ça sent les fleurs d'indigotiers et l'urine de buffle. Ils sèchent dans le vent sucré par l'odeur des tentures. Et aussi l'odeur de la terre trempée et des racines de bambou. L'odeur roussie des cochons qu'on brûle pour les débarrasser de leurs soies. Le savon. La poussière. J'en offrirai des échantillons aux voisins. Ils les vendront aux chauffeurs de camion et ils se tairont.



Mon fils m'a dit Hông, j'ai aperçu un arpenteur chinois et des dynamiteurs Shan dans la vallée de Nam Nui. Ils se dirigent vers l'aval de Nam Kgoy... Des vapeurs couraient à ses flancs, comme le voile des fées, et la couvraient entièrement par endroits. L'autre jour j'y suis allé, voir à quel niveau le filet d'eau était descendu. S'il existait encore. Je me souviens avoir été surpris que Nam Kgoy y soit descendue. Je me souviens... Ce n'était pas la première fois malgré sa jambe. La pente est raide. Elle était accroupie par-dessus un poisson qu'un des

garçons avait dû jeter sur la rive après lui avoir soufflé dedans, un bâton en main qu'elle lui enfonçait dans le ventre tout en lui parlant la langue des oiseaux, comme si elle lui demandait s'il était encore vivant et qu'elle lui appuyait sur le ventre pour l'aider à respirer. Les dynamiteurs se sont installés dans le village Khmu et ils y retournent tous les soirs m'a fait savoir le chauffeur de camion. Je crains qu'ils ne remontent jusqu'à nous. On devrait préparer les fusils... Qu'en penses-tu ? J'ai vu la petite descendue près de la rivière en train de tenter de réanimer un poisson mort. C'est un signe mon vieux père. Ils ne sont pas venus jusqu'ici pour nous aider, comme au temps de la délégation allemande après la guerre. Et puis j'ai attendu, assis derrière un buisson. Voir comment la petite allait s'en sortir pour regraver la pente. Si elle s'en sortait, sur ce coup-là, peut-être qu'elle pourrait nous aider aux champs je me suis dit, et l'affaire serait réglée. Mais non... c'est sa sœur qui l'a aidée à se trainer dans la terre et ça leur a pris plus de temps qu'à un crapaud pour atteindre le sommet. J'avais perdu mon temps, et mes espoirs avec lui. Mais pas mes craintes...



Il y a eu d'autres explosions. Trois un matin. Quatre le jour suivant. Alors les chiens ne s'y sont pas trompés en hurlant à la mort. Ils ont commencé à s'agiter chaque fois que reparaissait le jour et couraient en lisière de jungle, furetaient sous les ombres, mais ne s'y enfonçaient jamais. Puis ils revenaient chez leur maître, toujours prêt à bondir à la moindre nouvelle détonation. Et c'est là qu'on a commencé à s'inquiéter. Car quand les chiens sont aux aguets, leurs maîtres doivent se tenir aux aguets.



Cela nous a pris trois mois pour installer un robinet et deux toilettes. Si on compare avec le temps que cela aurait pris en Allemagne, à peine deux jours, on multiplie par 45. Le temps ici n'est pas le même, comme si tout n'était pas seulement plus lent, mais *infiniment plus lent*, sans être tout à fait immobile. Le soleil lui-même semble ralenti dans sa course, comme si pour lui aussi il faisait trop chaud pour traverser l'espace à la même vitesse que sous nos latitudes. Rien que le camion : nous avons dû attendre une semaine. La grande route n'avait pas encore été

construite à l'époque. Deux semaines de plus pour se faire livrer quatre-cents mètres de tube PVC et quatre robinets par la même voie. Quant à la station de filtrage et ses quatre-vingts kilos, on l'a reçue seulement trois jours avant que l'ensemble des travaux ne soient finis. Quand j'ai demandé, ou plutôt quand le directeur des travaux a traduit pour moi et a demandé à Hông un homme pour m'accompagner et réaliser les travaux de terrassement, six jours sur sept, il a désigné Big. Mais je logerais dans une autre case, chez Kip et sa femme Kina, car Big vit dans un cabanon. Sans autre traducteur je n'avais d'autre choix que m'adresser à lui en mimant ce que je lui demandais de faire, comme si j'agissais dans un monde où la moindre de mes actions n'aurait aucun effet, et la terre que je soulevais, alors que je creusais un début de tranchée avant que Big ne continue dans la même direction, semblait ralentir tous nos mouvements par une sorte de sortilège dont ils sont friands. Malgré ma différence de stature, je finis moi-même par m'y déplacer autrement, comme si mon corps avait malgré moi contracté cette forme de nonchalance qu'ils manifestent tous, ici sans

exception, comme un art de vivre ancestral et qui semble tout autant que l'art de chasser une autre condition de leur subsistance, un moyen de ne pas gâcher d'autres forces que celles nécessaires à la reproduction de leurs cellules jusqu'à ce que celles-ci, gagnées par la même nonchalance que leur propriétaire, finissent par ne plus rien réclamer de la vie que le droit d'en finir, assis toute la journée sur leur talon au même emplacement, et de disparaître pour retourner au sol qui les a nourri en y prenant racine. Au bout d'un mois j'avais tout de même assimilé quelques rudiments de leur langue et la conduite des travaux s'en trouvait plus facile, à défaut d'avancer plus rapidement. Le soir, Kip ne manquait pas une occasion pour partager un verre. C'était avant la naissance de leur seconde fille, dont je viens d'apprendre l'existence.



Quand j'ai regardé dans la case où vit Nam Kgoy il y avait un phàrang debout près du feu, très très grand, avec des cheveux et une barbe couleur de l'herbe sèche et qui parlait un peu notre langue, mais très fort, par-dessus le feu, et les braises faisaient danser son ombre immense sur le sol en terre, et son ombre s'est déplacée vers moi et il m'a dit bonjour Ninh ! Il connaissait mon nom. Tu es la fille de Big ? Il m'avait vu naître avec ses grands yeux bleus. Alors j'ai demandé à mon père et mon père m'a raconté.



Ils vont transformer l'esprit de la rivière en tuyaux en plastique. J'ai dit à Hông, à l'époque où l'ingénieur allemand est venu nous donner des ordres, non seulement il me fait faire des tranchées là où les anciens avaient enterré leurs morts, alors que ma femme attend son premier, mais des tranchées si profondes que les esprits du sous-sol sont obligés de partir s'ils veulent vivre tranquillement. Quand il a fallu percer la crête au nord du village il y a eu du sang sur ma bêche alors je l'ai lâchée. Je ne voulais plus y toucher mais le *phàrang* m'a fait signe de m'y

remettre en brassant de l'air. Qu'il la prenne s'il veut ! Je n'ai pas envie de mourir demain, ni même dans une semaine, et puis ma femme peut accoucher d'une seconde à l'autre et j'aimerais bien savoir si c'est une fille ou un garçon. Je m'en fous de leurs tuyaux Hông ! Si ça continue le Dieu-Chien quittera la couche de la Première Femme et la terre n'engendrera plus d'enfants. Même s'il pleut les graines pourriront sur place. Les femmes n'auront plus que des os à faire sucer aux nourrissons et ils tireront de la poussière de leurs mamelons. Je n'ai pas repris la bêche. Le grand *phàrang* semblait énervé mais je n'y ai pas retouché. Je lui ai dit qu'il m'en achète une autre car celle-ci ne peut plus servir mais il ne m'a pas compris. Je venais de couper la tête à un serpent. Alors je suis descendu au village et j'ai dit à Hông qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Il n'a pas plu depuis deux lunes. C'était il y a longtemps. C'est bien pire aujourd'hui. Les sécheresses s'allongent d'année en année. J'ai dit aux hommes si ça continue nous allons mourir de faim et nous devons migrer. J'ai entendu meugler les buffles cette nuit-là et je me suis levé. J'ai attendu sur le perron et j'ai remis ma veste. Il faisait froid mais je

ne sentais rien dans l'air. Rien qui puisse faire pousser le riz. Alors j'ai prié les buffles de faire venir la pluie en échange de leur liberté, comme ça j'aurais plus à bêcher. Nous ne les ramènerons plus au village pour leur apprendre à travailler la terre. Je leur ai promis ça. Nous ne les chasserons pas pour leur viande après ça. Qu'ils s'en aillent ! Et le grand *phàrang* avec eux. Nous nous contenterons de leurs bouses pour allumer des feux quand nous irons les ramasser dans la jungle. Et puis j'ai attendu leur réponse, accroupi, les yeux fermés, mais elle n'est pas venue tout de suite, et quand elle est arrivée elle était négative, alors je suis retourné me coucher mais je n'ai pas réussi à dormir. J'ai pensé aux buffles toute la nuit. Et à l'air où il n'y avait rien qu'on puisse sentir comme le présage d'une goutte d'eau. Demain j'en parlerai au chaman. Qu'il me dise ce qu'il faut faire car mes rêves ont perdu tout leur sens. Et mes décisions tout autant. J'avais pensé de mauvaises paroles. C'était pas leurs tuyaux qui allaient nous tuer mais le sang du serpent sur ma langue. Le chaman dit qu'il faut lancer les os de poulet contre le mur vingt-trois fois et les laisser rebondir sans les regarder si on veut savoir. Et alors

j'ai su... j'ai su que c'était à cause de moi qu'allait s'échapper notre plus grand buffle, notre plus beau mâle, qu'il ne nous en resterait plus qu'un après ça pour la saillie et qu'il nous faudrait aller quémander dans les villages des autres tribus pour faire venir au monde des petits. La bouche a soif. Comme la bêche au contact de la poussière. Donnez-moi de l'eau de vie. Et les os répandus sur le sol ont dit de sacrifier trois cochons, d'ici trois jours... trois jours seulement sinon... comme chaque fois que quelque chose d'imprévu arrive. Et c'est arrivé beaucoup de fois depuis... Et nous revoici avec trois cochons à sacrifier de plus. Peut-être pas à cause de la petite de Kip non. Peut-être à cause de moi...



Mon père a fait venir le *phàrang* et sa femme dans notre maison. Ma mère m'a dit n'aie pas peur, ils se connaissent. C'est lui qui a fait venir les bouches d'eau jusqu'ici il y a très longtemps, pour qu'on puisse se laver ailleurs que dans la rivière et ne pas souiller ton nom. Ton père et d'autres hommes l'ont aidé. Il est venu lui rendre visite avec sa femme... Ils vont manger avec nous et dormir ici cette nuit. Comme il y a longtemps, avant que tu sois née. C'est moi qui me suis occupée du feu. Je n'ai pas le droit de cuisiner, ni de manger avec les autres normalement mais mon père m'a appris à

allumer le feu. Alors je souffle dessus et j'y glisse des morceaux de bambou et mon visage chauffe, ça sent la fumée et c'est à ce moment-là qu'ils m'ont prise dans leur boîte. Puis ils m'ont montré que l'endroit où j'étais prisonnière c'était le même endroit que celui dans lequel je vivais, où je venais tout juste d'allumer un feu. Avec les mêmes murs en osier et le même toit ouvert sur le ciel par-dessus la porte. Ils avaient pris ma maison dans leur boîte et ils m'ont mise dedans. J'avais l'air effrayée alors j'ai eu peur. C'était la troisième fois seulement que je voyais à quoi je ressemble. Et quand ils sont partis le lendemain j'ai continué de vivre dans ma maison alors qu'ils l'avaient emmenée avec eux dans leur boîte. Pour en sortir il fallait que je sorte de ma maison, pour qu'ils ne m'emportent pas dans leur pays... alors je suis sortie et j'en ai parlé aux cochons, même s'il ne faut pas parler aux animaux qui vont mourir.

Plan pour construire un barrage hydro-électrique en aval des rivières de Nam Nui (première phase) puis de Nam Kgoy (phase 2), ainsi qu'une route à deux voies pour transporter par camions les matériaux nécessaires. Une route en terre a déjà été construite dans la vallée de Nam Kgoy. Bon niveau de remblais et de stabilisation, peu de dégâts liés au ruissellement à première vue, ni de nids de poule outre mesure. Une bitumisation ne semble pas nécessaire et entraînerait des frais supplémentaires trop importants, en plus d'ajouter un délai conséquent à la réalisation du projet. Ce matin j'ai pu observer l'avancée des travaux de terrassement en aval du village karen de Nam Nui. La déforestation a avancé d'un demi-hectare en six jours et les dynamiteurs déblaient à bon rythme. Le village Khmu de la vallée de Nam Kgoy est un bon camp de base pour opérer simultanément dans les deux vallées, qui s'y rejoignent dans un large à-plat. Les bâtiments y sont plus confortables, construits en parpaings. Le sol est carrelé. Nos ouvriers profitent aussi des paraboles offertes par le Comité à ses habitants et vous en remercient. La réception téléphonique y est très bonne. Celle des

chaînes télévisées beaucoup moins mais suffisante. Nous avons pu assister à la retransmission d'un match de football en compagnie des hommes Khmu la semaine dernière. Les Khmu semblent moins rétifs à la réalisation du projet que les autres tribus, même s'ils nous demandent comment retenir l'eau d'une rivière qui rétrécit à vue d'œil, d'année en année. Nous leur avons expliqué que le temps entre les plantations et les moissons est de plus en plus court mais que les averses sont de plus en plus fortes. Que les dommages s'en font ressentir pour les cultures, mais qu'un barrage est capable de retenir l'eau durant des mois et qu'ils seront les premiers à en bénéficier en période sèche, en plus de l'électricité qu'il permettra de produire. Ils ne comprennent pas tout mais semblent nous faire confiance concernant le projet. Peut-être n'ont-ils pas encore conscience de ses effets. Viendra un temps où il nous faudra leur annoncer la transplantation de leur village sur les hauteurs des monts environnants, ou plus bas dans la plaine, en aval du barrage en tout cas, en ce qui les concerne. Nous connaissons l'attachement de toutes ces tribus au lieu de leur implantation, qu'elles se

répartissent par ethnies selon l'altitude, ce qui évite bien des problèmes de partage des terres. Mais un autre problème s'annonce peut-être, auquel je n'avais pas pensé, et que je n'avais pas soumis à votre appréciation : leurs modes de culture dépendent tout autant de l'altitude que du relief. Il n'est pas sûr que les tribus Hmong, particulièrement attachées à la culture du riz sans irrigation à flanc de montagne, acceptent d'être réimplantées vers les plaines. Ce qui pose un autre problème : le seul village à des altitudes qui leur conviendraient, et susceptible de ne pas être submergé, reste celui des Lan Tiên en amont. En cas de relocalisation à ce niveau d'altitude nous ne savons pas à quel point les Lan Tiên accepteront de cohabiter, et surtout de partager les terres cultivables. En cas de conflit ouvert, comme il est arrivé par le passé entre ces tribus, il n'est pas à exclure qu'il faille faire intervenir l'armée. Il faudra absolument en parler aux responsables de l'Entreprise Coopérative d'Électricité Chinoise afin d'anticiper cela et de coordonner nos réponses, le cas échéant...



Quand Kip aperçut la laie couchée sur le flanc au bord du ruisseau, il n'a pas épaulé son fusil. Ses petits étaient. Ils étaient la vie. Elle était leur survie... Il n'a pas épaulé son fusil. Il a passé son chemin, pensant que, plus loin, il finirait par trouver d'autres cochons. De gros mâles. Que la chance allait finir par revenir jusqu'à lui, et qu'il rentrerait, fatigué de toutes ces années mais heureux comme à l'époque de la naissance de Lina.



Il est temps de partir. Le poisson-balle ne respire plus et l'eau du ruisseau est trop basse pour pouvoir attraper d'autres poissons. Les sources se sont taries dans le grand matin bleu. En une nuit les racines ont péri et ma mère s'est mise à chanter. Donne-moi du lait que j'arrose le riz. La femelle-Buffle a les pis séchés comme des branches mortes que l'on jette au feu. Et moi aussi je me suis mise à chanter. Donne-moi du lait que j'arrose le riz. La femelle-Buffle a les pis séchés comme des branches mortes que l'on jette au feu.





Quand on arrête de courir vers le soleil pour fuir nos ombres nos ombres nous rattrapent. Alors ça ne sert plus à rien qu'à s'amuser comme on peut de courir parce qu'à la fin on perd toujours de toute façon et au lieu de s'amuser on finit par se faire la tête. Et puis la poussière c'est fatigant parce qu'on glisse quasi à chaque pas. C'est pour ça que nos ombres nous rattrapent plus facilement. Parce qu'elles c'est en glissant qu'elles se déplacent et ça c'est pas juste. Quand les moussons reviendront on glissera dans la boue plus vite que nos ombres et là on verra...



Quatre lunes. Combien de plus avant que Kip ne nous ramène les trois cochons ? Combien de temps avant d'arrêter de m'occuper comme je peux au lieu d'aller semer le riz dans les monts ? Des baguettes pour manger... que nous n'utilisons jamais. Des baguettes pour les Chinois de la ville et le chauffeur du camion. Est-ce qu'il sait lui-même dans combien de temps il reviendra ici ? Qui peut savoir jusqu'où le temps peut s'allonger ou bien rétrécir ? M'allumer une pipe quand j'aurai fini cette baguette. Demander à la fumée qu'elle s'occupe de mon esprit.



Mon père n'a jamais réussi à ramener le buffle redevenu sauvage pour régler sa dette au village... Alors Hông lui a dit, j'ai demandé au chaman : ramène trois cochons de la jungle et les esprits s'en contenteront s'ils sont plus cléments avec nous... Les temps ont changé. Ils sont moins voraces qu'avant. Je vais les amadouer cette nuit. Après avoir laissé à portée de fusil une grosse laie et deux semaines passées bredouille en forêt il s'est rendu au marché des Karen de la vallée de Nam Nui pour négocier trois cochons à crédit... Je les regarde se donner des coups de groin dans l'enclos... Demain la lame des couteaux qui leur entrera dans la gorge ne leur

fera pas mal car on en a ôté la douleur en les frottant contre une pierre... Hiiii. J'ai dit. Hiiii. Merci. Merci papa. Merci les cochons... et l'autre fille avec son bébé dans les bras m'a regardée de travers en sifflant des mots entre ses lèvres. Des mots que je ne comprends pas, dans mon dos, mais qui ne voulaient rien dire de bon. En revenant du marché par la jungle mon père a dit à ma mère près du feu : écoute Kina, j'ai vu un homme et sa lunette à trois pieds regarder de l'autre côté de la rivière un autre homme qui avait planté dans le sol une règle de quatre mètres. J'ai aussi vu un militaire, tout en-haut de la colline de Nui surveiller la rivière en contre-bas, caché derrière un bidon. J'ai entendu des camions. Je ne les ai pas vus. Trois camions au moins, et un nuage de poussière qui descendait la vallée de Nam Nui comme l'haleine d'un buffle malade à travers l'air brûlé. Demain je mettrai les cochons à l'enclos. Dans trois jours nous les offrirons aux esprits du sol. Nous verserons leur sang sous la maison de Hông et Hông demandera au chaman ce qu'il en sera du village. Si les pluies reviendront. Si Nam Kgoy guérira ou non, car je n'y crois plus...





Le Comité s'est ravisé à propos du projet de canaliser le village quand la proposition faite par la Compagnie Coopérative Électrique de Chine de construire un barrage, à cheval sur les vallées de Nam Nui et Nam Kgoy, à l'endroit où celles-ci se rejoignent, a été validée au plus haut niveau par le cabinet du ministère de l'énergie... Alors je suis allé voir Hông pour lui expliquer la situation sur ordre du Comité. Mais Hông est un sage, alors il a fait semblant de ne pas m'écouter. Il s'est entouré de fumée comme on s'entoure du silence pour mieux méditer. Mais les Hmong ne méditent pas. Les Hmong écoutent les esprits.



Alors j'ai dit. Parce que la rivière est mon nom, Hông. Parce que les autres enfants n'ont pas le droit de jouer avec moi et que leurs parents ont peur de moi, Maman. Parce que le barrage que les démons vont construire n'empêchera pas mon eau de couler, Papa. Parce que mes cris gonfleront la vallée bien au-dessus des bananiers sauvages et le toit de nos maisons, Lina. Parce que c'est par mon nom qu'arrive la vie. Nam Kgoy. Par mon nom aussi qu'arrive la destruction. Nam Kgoy.

« Pour les autres tribus nous sommes les Lan Tiên, ceux qui tissent et teignent les tissus à l'indigo, mais pour nous nous sommes les Yao Moun : ceux qui viennent des forêts, connaissent le nom des arbres, le bruit de l'eau dans chaque rivière, les différents noms du vent quand il s'ébroue dans les branches ou lèche les feuilles sèches au sol.

Nous parlons le Kim Moun. La langue de la Nature.

Les noms des choses sont le bruit qu'elles font quand elles parlent, et quand nous ouvrons la bouche nous les écoutons. »

NAM KGOY

Elle porte le nom de la rivière.
Mais pour le village,
c'est celui du malheur.

